

Réédité dans Geneviève Fraisse, *La fabrique du féminisme. Textes et entretiens, Le passager clandestin, 2012.*

Geneviève Fraisse

Le rire et l'historienne

Les temps modernes janvier-mars 2008

Je ne sais plus si le féminisme est entré par la grande ou la petite porte des Temps modernes. Beaucoup de souvenirs me manquent ; seule la mémoire du rire est intacte. 1974 : le numéro spécial « Les femmes s'entêtent », donc « la femme cent têtes » (et la femme sans tête) de Max Ernst, détournée, ou plutôt retournée : puisque les femmes, c'est bien connu, ne sont pas des esprits forts, les féministes vous entêteront, vous prendront la tête, dirait-on aujourd'hui. Ce titre est plus drôle, mais tout aussi ironique, que Le torchon brûle, éphémère périodique du tout début des années 70. Le feu des femmes, on le connaissait depuis longtemps : les Vésuviennes de 1848, assumant leur image volcanique brûlante, les Pétroleuses de La Commune, accusées de mettre le feu sans discernement.

Le feu et la révolte des femmes, quoi de plus attendu comme croisement de poésie politique ? Brûler, c'est dévorer sans mesure. En revanche, les images mêlant la tête et le féminisme sont plus rares ; elles se concentrent sur la chevelure : on connaît l'adage « cheveux longs, idées courtes »¹, c'est une tradition qui perdure, on l'a entendu courant 2007. Et si les femmes se coupent les cheveux, garçon ou pas, que se passe-t-il ? La chevelure raccourcie induirait-elle les idées longues ? Pas vraiment. Si les femmes sans tête, sans cervelle, fournissent une représentation banale du comportement des femmes, il en va de même lorsqu'elles s'entêtent, qu'elles montrent leur colère. Mais entre temps, on rentre dans l'humour. L'humour est une des portes par où j'ai eu la chance d'accéder au féminisme de ce temps-là.

Si je reprenais un mot de Simone de Beauvoir, ce serait celui de « dévoilement ». Ce mot de dévoilement pourrait

¹ Robert Salomon, Cheveux longs et idées courtes, essai de psychologie partielle et déplaisante, Paris, 1924 ; Michèle Le Doeuff, « cheveux longs, idées courtes », L'Imaginaire philosophique, Paris, Payot, 1980.

s'inscrire dans la tradition philosophique classique : soulever le voile qui cache la vérité est une image banale. Chez la philosophe existentialiste, le dévoilement est action et pas seulement lecture du réel ou du vrai. Dévoiler, c'est rendre l'action possible, et c'est tout simplement agir. L'humour est dévoilement, action par conséquent. Il suffit d'aller voir nos mots d'ordre de l'époque, nos « maux d'ordre », pour imaginer qu'elle en vit la pertinence, théorique et pratique.

Je dois dire ma dette, à l'égard de celles qui ont ouvert la rubrique du sexisme ordinaire, tenue, mois après mois, dans Les Temps modernes. Cette chronique s'appelait « le sexisme ordinaire » ; je n'y ai pas participé, mais ses auteures en donnaient souvent des bribes, dans les réunions, ici ou là. Je les ai entendues autant que lues imprimées². Cette chronique, conçue au début pour dénoncer un machisme quotidien, le machisme à la petite semaine, s'est mis à pratiquer le détournement de sens, systématiquement. J'ai hurlé de rire, et j'ai fait des liens inattendus. Pour la jeune professeure de philosophie naviguant entre les repères du temps, fin d'Althusser, présence de Foucault, importance de Lacan, pour celle qui partait pour un long voyage dans l'histoire de la pensée féministe, cette critique par l'humour décapait radicalement. Finalement, c'était une école de pensée politique. Faute de théorie, comment pouvions-nous comprendre la domination masculine si ce n'est à travers le détail ?

Les auteures de cette chronique avaient des pseudonymes, des prénoms ou des noms pris dans la littérature. Ce n'était pas pour se cacher derrière l'anonymat, mais plutôt pour être l'une ou l'autre, telle ou telle, l'une parmi les autres ; semblables et singulières à la fois. Bien sûr, il était dit que les femmes, porteuses, malgré elles ou de plein gré, du nom du père ou du mari, devaient s'en défaire, s'en libérer ; cela, c'était l'obligation idéologique. En fait, les prénoms des femmes, comme figures d'un mouvement d'émancipation, de libération, comme image d'un mouvement collectif, étaient la marque

² Le Sexisme ordinaire, Paris, Le Seuil, 1979.

de ce qui leur appartenait en propre. Signer de son prénom avait un sens politique, reprise d'une individualité au service d'une cause commune. Il n'y a pas que Les Temps modernes qui ont pratiqué la signature abrégée en seul prénom. C'était une marque d'appartenance au mouvement général. Mais c'est là, dans cette revue, que je l'ai pratiquée. Pas dans le témoignage individuel comme il y en eût un certain nombre ; non, dans l'exercice de la critique. On se réunissait, ici ou là, on commentait l'actualité politique, littéraire, féministe. On mesurait l'écart entre l'acuité de nos questions et les tendances idéologiques du moment, entre nos exigences politiques et leurs simplifications médiatisées. C'est ainsi qu'à plusieurs nous lûmes des ouvrages qui semblaient alors importants, Du côté des petites filles d'Elena Belotti, Des Chinoises de Julia Kristeva. Nous doutions de leur force subversive, critique du stéréotype de la féminité transmise aux petites filles pour le premier, admiration de la femme nouvelle maoïste pour l'autre; nous en discutons donc, soucieuses de ne pas nous tromper. Puis nous avons écrit dans Les Temps modernes nos désaccords théoriques avec ces livres. J'étais l'une des auteures de ces articles³. C'était de la critique féministe ordinaire; à contre-courant.

Et Simone de Beauvoir ? Elle accueillait sans réfléchir ? Non, elle comprenait la contradiction, elle soutenait le travail de ces jeunes femmes, apprenties de la pensée. Dévoiler, c'est mettre en lumière les contradictions, explique-t-elle dans ses textes sur Sade, Merleau-Ponty, la nouvelle droite. L'intellectuel connaît bien les contradictions, il en est l'incarnation même, pris entre l'universel du savoir qu'il construit et la particularité de son être social, entre la singularité de son engagement, et l'inertie de son appartenance sociale. Il n'y a qu'à lire le « Plaidoyer pour les intellectuels » de Sartre pour imaginer que les jeunes intellectuelles féministes représentaient une contradiction originale, celle qui se manifestait avec leurs

³ Geneviève, Josette, Martine, « Elle n'en est pas moins une femme », à propos du livre d'Elena Gianini Belotti, Du côté des petites filles », Les Temps modernes, mai 1976.

Hélène, Josée, Geneviève, Marie, Martine, « Pourquoi (pas) les chinoises, pourquoi (pas) nous ? », Les Temps modernes, août-septembre 1975.

propres compagnons de lutte ; sur laquelle il fallait se pencher, urgemment.

Toute contradiction mise en lumière apportait de l'eau à ce moulin de la lucidité et du dévoilement de l'oppression des femmes. De la contradiction, nous en voyions partout : dans le gauchisme, entre les féministes et leurs compagnons politiques ou amoureux, dans la gauche féministe aussi, entre les femmes elles-mêmes. La contradiction semblait le terreau même de nos pensées. Nous n'avions pas peur de le dire. Car nous n'avions pas le choix. Avoir vécu mai 68 sans le féminisme, puisque celui-ci survient dans l'après-coup, marquait encore nos esprits. Le soutien de Simone de Beauvoir nous fut alors précieux ; collectivement cela va sans dire, et individuellement aussi. Je me souviens de ses encouragements, en une phrase toujours, rapide, directe. Je les entends encore.

Et puis nous fûmes, en 1975, des « historiennes ». Si Simone de Beauvoir qualifie ainsi le groupe des femmes des Emissions Sartre auquel ce groupe de « féministes radicales » participa, cela n'a rien d'extraordinaire. Tous les jeunes militants philosophes furent ainsi taxés d' « historiens » lorsqu'il s'est agi de contribuer à ce projet d'émissions télévisuelles qui ne virent jamais le jour. L'ORTF avait proposé à Sartre une émission biographique, lui avait répondu que ce serait une histoire collective, celle des luttes. Ainsi, les femmes ont découvert un rapport à l'histoire qui mettait en lumière bien d'autres contradictions que celles de l'intellectuel-le. Ce travail, certaines d'entre nous l'avaient commencé en 1973. J'avais découvert, dans la rubrique « lost women » du magazine féministe américain « Ms », à l'été 1972, l'existence de la bibliothèque Marguerite Durand. J'y ai couru au lendemain même d'un oral d'agrégation raté. Découvrir le passé des femmes était une nécessité provoquée par le mouvement de libération des femmes. Tourner les pages du quotidien La Voix des femmes de la Révolution de 1848 rendait l'absence du mouvement féministe en mai 68 d'autant plus surprenante. En 1975, nous étions enfin prêtes à affronter la contradiction. Nous mîmes alors à jour l'incapacité des révolutionnaires, passés et présents, à accepter la critique féministe. Que cela s'appelle l'amour libre au temps de la Révolution, le

pacifisme face à la guerre imminente, la fonction sociale de la maternité au temps de la repopulation, nous étions obligées, il n'y a pas d'autre mot, de montrer combien la question des femmes heurtait le mouvement ouvrier autant que la gauche libertaire. Déjà les saint-simoniennes, dans les années 1830, avaient démontré que la liberté des femmes se comprenait, malgré elles, comme licence abusive, ou subversion créatrice, c'était selon, au gré de leurs interlocuteurs ; l'argument dans un sens moraliste, ou dans un sens libertaire jouait contre elles dans les deux cas, sans ménagement. Aujourd'hui la contradiction est toujours la même. Je l'expérimente à nouveau, avec la discussion autour de l'argument du « consentement » comme condition politique. Dire oui à une posture liée au sexe (port du foulard aussi bien que travail du sexe), ou dire non à la hiérarchie sexuelle (à l'adjectif « consentante : ne se dit guère que des femmes », disent encore certains dictionnaires), dire oui, ou dire non, a un impact politique que les tenants de la morale individuelle comme unique horizon veulent ignorer⁴. Encore maintenant, la complication, tisser ensemble liberté sexuelle et égalité des sexes, m'intéresse plus que toute simplification polémique : la norme libertaire peut être aussi pauvre que la norme conservatrice.

En gros, la contradiction apparaissait soudainement, non pas entre l'intellectuel et le peuple, mais entre les femmes décidées à l'émancipation et leurs compagnons arrimés à leurs prérogatives ancestrales ; et entre les femmes elles-mêmes, bien entendu. Ainsi la contradiction était (est encore) le lieu même du féminisme. Ainsi Simone de Beauvoir nous comprit-elle, et ainsi nous apprîmes, de façon accélérée, à penser une histoire qui nous dominait de toute sa certitude masculine.

Alors que fit Simone de Beauvoir au milieu de tout cet activisme historique ? Elle fut sans doute comme un miroir, c'est-à-dire un révélateur. Nous avons à habiter cette contradiction, c'était un lot historique auquel il était impossible de se dérober. Elle y fut clairement attentive. C'est donc là, en même temps que dans le travail de la

⁴ Geneviève Fraisse, Du Consentement, Paris, Seuil, 2007.

revue Les Révoltes logiques, que j'ai appris à penser paradoxes et anachronismes de la pensée féministe. Mais avec mes amis philosophes, autour de Jacques Rancière, la mise en perspective était plus construite: la place reconnue à la contradiction incitait moins à la provocation politique qu'à la compréhension, dans le vaste ensemble des logiques de la révolte, d'une pratique de l'émancipation par la pensée⁵.

Restait alors à suivre le chemin, ou plutôt les chemins parallèles : celui du paysage des oppositions et des apories (sexes et sexualités, similitudes et différences), celui de l'instrumentalisation des luttes avec le débat sur les priorités (primaire ou secondaire, la contradiction ?); sorte de jeu « à qui perd gagne », stratégies toujours remises en cause⁶. Exemple à vif de ces années-là : comment punir un violeur, et dénoncer, dans un même temps, l'enfermement carcéral? Il fallait fonder la lutte des femmes, dans l'ensemble des luttes d'un côté, il fallait isoler la lutte des femmes pour ne tromper personne de l'autre. Cette alternative allait nourrir toute pensée stratégique : fallait-il mettre en avant les femmes soumises à l'effort de guerre, ou les femmes pensant le pacifisme comme résistance, fallait-il s'enthousiasmer pour l'amour libre, la liberté sexuelle, ou mesurer la liberté qu'elle offrait aux hommes avant de l'offrir aux femmes ?

Voilà ce que j'ai appris, la pensée de la contradiction inévitable, et la discussion sur la stratégie comme un corollaire nécessaire. Une formation, ma formation de base.

Avec ces réflexions, comment imaginer qu'on se satisferait d'une opposition par trop classique d'une nature féminine, opposé à la construction sociale, ou inversement d'une contrainte culturelle primant sur le biologique ? Simone de Beauvoir avait déjà répondu, en 1949, que le devenir femme primait sur le naître femme. Cette phrase fut un point de départ, elle permettait d'écarter d'emblée de faux

⁵ Les Révoltes logiques, revue du Centre de recherches sur les idéologies de la révolte, 1975-1985, éditions Solin, et La Découverte.

⁶ Geneviève Fraisse, La Controverse des sexes, Paris, PUF, 2001.

problèmes, de me débarrasser justement de l'affrontement théorique nature/culture. En effet, elle s'était engagée sur le chemin de l'histoire, le seul, à mon avis, qui vaille le coup. Quand je repense à cette proposition d'historicité, toujours déjà là dans le devenir, le devenir femme, je mesure à quel point les variations théoriques actuelles autour du sexe et du genre, genre produisant le sexe, sexe fondant le genre, donnent le sentiment d'une mécanique sans dynamique. Avec l'image du devenir, c'est à une représentation d'historicité que, dès le départ, Simone de Beauvoir nous avait convié. J'en suis encore là⁷.

1 Robert Salomon, Cheveux longs et idées courtes, essai de psychologie partielle et déplaisante, Paris, 1924 ; Michèle Le Doeuff, « cheveux longs, idées courtes », L'Imaginaire philosophique, Paris, Payot, 1980.

2 Le Sexisme ordinaire, Paris, Le Seuil, 1979.

3 Geneviève, Josette, Martine, « Elle n'en est pas moins une femme », à propos du livre d'Elena Gianini Belotti, Du côté des petites filles », Les Temps modernes, mai 1976.

Hélène, Josée, Geneviève, Marie, Martine, « Pourquoi (pas) les chinoises, pourquoi (pas) nous ? », Les Temps modernes, août-septembre 1975.

4 Geneviève Fraisse, Du Consentement, Paris, Seuil, 2007.

5 Les Révoltes logiques, revue du Centre de recherches sur les idéologies de la révolte, 1975-1985, éditions Solin, et La Découverte.

6 Geneviève Fraisse, La Controverse des sexes, Paris, PUF, 2001.

7 voir Geneviève Fraisse, Le Privilège de Simone de Beauvoir, Actes Sud, 2008.

⁷ voir Geneviève Fraisse, Le Privilège de Simone de Beauvoir, Actes Sud, 2008.